



Chronique du camp de Westerbork

Le 15 décembre 1938, devant l'afflux de réfugiés juifs allemands et autrichiens qui espèrent rejoindre la Palestine, les autorités néerlandaises ferment leurs frontières. Pour pouvoir regrouper ceux qui ont réussi à entrer sur le territoire, légalement ou illégalement, le gouvernement ouvre le 9 octobre 1939 un camp de réfugiés, Westerbork, situé dans la province de la Drenthe, au nord-est du pays, à côté des localités de Westerbork et Assen et à 30 kilomètres de la frontière allemande. Ironie du sort : l'installation de ce camp avec ses 50 baraques est financée pour 1,25 million de florins par la Communauté juive pour les réfugiés des Pays-Bas. « Très insalubre » selon des témoignages, le camp est placé sous l'autorité de D. A. Syswarda, ancien administrateur d'une unité psychiatrique dans le camp d'Amersfoort, et la première vague d'arrivées date ainsi du 9 octobre 1939.

Après l'invasion des Pays-Bas par l'armée allemande le 10 mai 1940, le camp continue à fonctionner comme avant et compte environ 750 réfugiés. Le 16 juillet 1940, le camp est placé sous la tutelle du ministère de la Justice et le capitaine de réserve Jacques Schol remplace Syswarda. Il va vite instaurer un règlement qui sera rédigé en allemand, langue de la majorité des réfugiés. Parmi les nouvelles règles, il ordonne que tous les adolescents ayant atteint l'âge de 14 ans participent aux travaux du camp. C'est également lui qui va instaurer un *Judenrat*, « gouvernement juif allemand »,





dans le camp en nommant ses principaux responsables : Kurt Schlesinger, Juif allemand ayant fui son pays après la Nuit de cristal, est désigné administrateur en chef le 12 août 1943, il sera directement responsable de la liste des détenus, liste qui fournit les noms des futurs déportés. Le docteur Fritz Spanier, Juif allemand, prend la tête d'une unité médicale et dirige l'hôpital. Enfin, Arthur Pisk, Juif autrichien, est nommé garant du maintien de l'ordre, un poste qui va de la direction de l'unité des pompiers jusqu'à une véritable police interne, l'*Ordnungsdienst*, instaurée également le 12 août 1943. En 1941, du fait du regroupement des détenus d'autres camps hollandais comme Vught, Ommen, Schoorl ou Amersfoort, la population regroupée à Westerbork compte environ 1 200 personnes entassées dans 200 petites baraques.

Le 1^{er} juillet 1942, le camp passe sous les ordres de la police de sécurité allemande (Sipo-SD). Au début de l'année, de grands travaux d'agrandissement sont réalisés et l'on compte 107 baraques de 300 personnes chacune. Westerbork devient officiellement le camp de transit pour les Juifs néerlandais devant être déportés vers la Pologne¹. S'il y a trace d'ordres de Berlin dès fin 1941 pour « nettoyer » les Pays-Bas de leurs Juifs et donc transformer la dénomination du camp, la date de ce changement est à mettre en rapport direct avec la conférence de Wannsee qui a eu lieu le 20 janvier 1942. La Solution finale, qui était dans les plans des nazis et déjà « expérimentée » – avec la mise à mort systématique des malades mentaux dès l'automne 1939 – se généralise. Si c'est bien Himmler qui décide de tout en haut lieu, le camp de Westerbork est administré par divers dignitaires nazis, notamment par le *Gruppenführer-SS* autrichien Arthur Seyss-Inquart, mais aussi par un homme méconnu dont le rôle fut pourtant déterminant : l'*Hauptsturmführer* Ferdinand aus der Fünften, maître d'œuvre de la déportation des Juifs hollandais. C'est lui que Philip Mechanicus nomme « le grand inquisiteur ».

Westerbork aura trois commandants allemands principaux :

1. Les principales « destinations » des Juifs détenus à Westerbork sont Auschwitz, Sobibór, Terezín (Theresienstadt), et Bergen-Belsen.





– le *Sturmbannführer*-SS Erich Deppner, de juillet à septembre 1942. Il est décrit comme particulièrement cruel et sans aucune compassion.

– l'*Obersturmbannführer*-SS Josef Hugo Dischner, de septembre à octobre 1942. Dépeint comme alcoolique, il bat fréquemment les détenus. C'est lui qui est à l'origine d'une panique qui aurait pu virer à l'émeute lorsqu'il ajouta au quota demandé pour le convoi du 5 octobre 1942, des mères et des enfants qui venaient d'arriver. Il fallait donc le remplacer d'urgence afin de maintenir l'ordre. Un certain Bohrmann lui succède, mais il ne reste aux commandes que trois jours avant que Gemmeker ne prenne le relais.

– l'*Obersturmbannführer*-SS Albert Konrad Gemmeker, d'octobre 1942 à avril 1945, de loin le plus important.

Le 14 juillet 1942, ordre est donné de transférer systématiquement tous les Juifs de Hollande à Westerbork et le premier convoi de déportation vers l'Est a lieu le lendemain, 15 juillet. Les convois sont, en général, chargés de 1 000 à 3 000 personnes. Il y aura 99 convois qui partiront de Westerbork, dont une quarantaine comptant plus de 1 000 déportés. Presque tous les départs auront lieu le mardi, vers 11 heures du matin. Les listes sont établies chaque dimanche et connues des détenus le lundi, avec la complicité pour ne pas dire l'aide de la police juive du camp, à qui revient, entre autres, la charge du maintien de l'ordre jusqu'au départ des trains.

Petit à petit, Westerbork abritera une double population et prendra un aspect double : alors qu'en grande majorité, les détenus n'y restaient que quelques semaines (Anne Frank et sa famille y furent détenues du 8 août au 3 septembre 1944) avant d'être déportés, on trouve une population permanente d'environ 2 000 détenus, pour la plupart des Juifs allemands ou autrichiens – dont bon nombre étaient entrés illégalement en Hollande pour gagner la Palestine –, les membres du Conseil juif et les employés du camp. Ces prisonniers « permanents » restèrent longtemps sur place, bénéficiant de conditions de vie relativement confortables. Ce sont eux qui animaient les ateliers culturels (concerts, cabarets, opéras). De plus, les Allemands, secondés par le *Judenrat*, cherchaient à donner l'illusion d'une petite ville. On y trouve un grand hôpital, de nombreux médecins et infirmières, un cabaret, un orchestre, une





synagogue. Des enfants naissent, d'autres vont à l'école. Avoir un travail est gage de survie. Les métiers les plus recherchés allaient du dentiste au tailleur et au cordonnier. Mais cette survie peut être de courte durée, de quelques jours à quelques mois. La vie intérieure de Westerbork était également rythmée par l'inscription sur diverses listes de privilégiés de toutes sortes qui assuraient des sursis temporaires que beaucoup croyaient définitifs. Une histoire résume l'absurdité qui régnait à Westerbork. Un jour, une femme mit au monde un enfant prématuré ; le bébé avait besoin de soins particuliers et Gemmeker prit sur lui de s'en occuper. Il fit hospitaliser la mère et l'enfant, demanda à ce qu'une détenue capable d'allaiter l'enfant puisse le faire en toute sécurité et fit apporter tous les produits nécessaires à son rétablissement. Une fois sauvé, cet enfant fut immédiatement affecté avec sa mère au prochain convoi. Au début de l'année 1944, Gemmeker commandera même au photographe Rudolf Breslauer un film destiné à la propagande. Breslauer filmera, entre autres, le convoi du 19 mai 44 en partance pour Auschwitz, où se trouvent 453 Juifs, Sinti – populations nomades – et Roma – Tsiganes. L'attitude de Gemmeker ce jour-là, totalement insensible aux tragédies des séparations, jouera contre lui après la libération du camp par les Canadiens. Le film de Breslauer – qui mourra à Auschwitz avec toute sa famille, à l'exception de sa plus jeune fille, Ursula – servira de pièce à conviction lors du procès du commandant, en 1945, où il sera condamné à seulement dix ans de prison, pour n'en faire d'ailleurs que six, revenant ensuite en Allemagne où il mourra « libre » en 1982. Très curieusement, parmi les survivants appelés à témoigner lors de ce procès, un certain nombre le « blanchirent », estimant que des personnages comme Schlesinger et Pisk étaient bien plus responsables que lui puisqu'ils assistaient aux déportations. En quelque sorte, il ne faisait pas le « sale boulot ».

Il est cependant avéré que certains Juifs, notamment ceux qui possédaient une double nationalité, étaient considérés comme « précieux » par Himmler et Hitler eux-mêmes, qui en échangeaient quelques-uns contre des prisonniers allemands d'importance ou contre des sommes d'argent en dollars ou en francs suisses. Une autre catégorie de Juifs, pour la majorité plutôt très riches, instal-





lés dès 1942 dans la petite ville de Barneveld et qui passèrent par Westerbork, furent épargnés : remis à la Croix-Rouge, ils eurent la possibilité de s'installer en Suisse. Parmi ceux qui purent rester plus de quelques semaines dans le camp, on trouve Etty Hillesum, son frère Mischa, pianiste prodige, et leur famille, qui y demeurèrent un peu plus d'un an, et le journaliste Philip Mechanicus, qui y resta presque un an et demi (du 7 novembre 1942 au 15 mars 1944). Parmi les raisons invoquées pour expliquer le « long » séjour de Mechanicus, on peut penser, sans pouvoir le prouver, que Schlesinger, dont il parle abondamment dans son *Journal*, a cherché à le protéger afin de s'assurer un témoignage à décharge si les événements tournaient mal. De son côté, Mechanicus a aussi sûrement joué de ses faveurs pour être gommé de certains transports.

En 1944, le camp a vu passer 101 000 Juifs hollandais, 5 000 Juifs allemands et autrichiens, 400 Tsiganes et, vers la toute fin de 1944, début 1945, 400 femmes de la résistance néerlandaise.

De juillet 1942 au 13 septembre 1944, les Allemands déportèrent environ 100 000 personnes, presque 60 000 à Auschwitz en 63 convois, plus de 30 000 à Sobibór en 19 convois, plus de 3 000 à Bergen-Belsen en 7 convois et de l'ordre de 4 700 à Terezín (Theresienstadt) en 7 convois. Sur 107 000 Juifs hollandais déportés, il y avait 41 156 hommes, 45 867 femmes et 14 502 enfants. Ceux qui arrivaient à Auschwitz ou Sobibór étaient quasiment tous tués le jour même. Plus de 95 % des déportés ne revinrent pas. Le dernier convoi eut lieu le 13 septembre 1944 vers Bergen-Belsen, avec 77 enfants arrachés à leurs lieux de cachette.

Début avril 1945, à l'approche des troupes alliées, les Allemands abandonnèrent le camp qui fut libéré le 12 avril 1945 par l'armée canadienne. Il restait 876 prisonniers.

